



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

48 | 2013
Varia

François Pépin, *La Philosophie expérimentale de Diderot et la chimie. Philosophie, sciences et arts*, Paris, Classiques Garnier, 2012, 774 p. ISBN 978-2-8124-0384-2

Sophie Audidière



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5070>

DOI : 10.4000/rde.5070

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2013

Pagination : 290-294

ISBN : 978-2-9520898-6-9

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Sophie Audidière, « François Pépin, *La Philosophie expérimentale de Diderot et la chimie. Philosophie, sciences et arts*, Paris, Classiques Garnier, 2012, 774 p. ISBN 978-2-8124-0384-2 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 48 | 2013, mis en ligne le 12 décembre 2013, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5070>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

Propriété intellectuelle

François Pépin, La Philosophie expérimentale de Diderot et la chimie. Philosophie, sciences et arts, Paris, Classiques Garnier, 2012, 774 p. ISBN 978-2-8124-0384-2

Sophie Audidière

- ¹ *La Philosophie expérimentale de Diderot et la chimie* de François Pépin est un volume de presque 800 pages qui fera date. On peut le situer dans la catégorie et la lignée d'ouvrages classiques comme, en particulier, *Diderot, homme de science*, de J. Mayer (1959), dont il discute l'approche méthodologique. Mayer montre Diderot mobilisant les sciences dans un cadre matérialiste, élaborant sa philosophie en usant des sciences positives auxquelles il se prête, tandis que F. Pépin se déclare dès l'abord insatisfait par une compréhension des rapports entre sciences et philosophie dans laquelle les sciences sont soit instrumentalisées, sur un fond plus ou moins marqué de positivisme, soit, schéma qui semble à l'A. réactivé depuis peu, convoquées pour faire acte d'autorité. Sa conviction première, puisée dans sa connaissance de l'œuvre philosophique, scientifique et encyclopédiste (la précision est importante) de Diderot, est que ce dernier offre avec la « philosophie expérimentale » le moyen de repenser entièrement le rapport de la philosophie, en particulier matérialiste, et des sciences. À première vue concept et méthode, la « philosophie expérimentale » est « le moteur d'une pratique de la philosophie qui ne sait pas forcément encore où elle ira » (p. 13). Plus profondément, elle décrit le faire même de la philosophie de Diderot, une « occupation régulière qui fait métier » (*id.*), écrit l'A. et qui, en tant que pratique, possède intrinsèquement une dimension politique et sociale reposant sur une division sociale du travail intellectuel - division qui sera d'ailleurs subvertie quand cette philosophie expérimentale se verra pleinement pensée et pratiquée par Diderot lui-même. La thèse est formulée dans l'introduction comme celle d'un Diderot « épistémologue », choix terminologique qui n'est pas nécessairement heureux ou

toujours stable, et qu'on peut préciser, sans trahir le travail de l'A., comme décrivant l'alliance d'une philosophie des sciences (telle qu'a pu la décrire par exemple Meyerson) et d'une théorie de la connaissance. Cette philosophie expérimentale connaît dans l'œuvre de Diderot un « moment aveugle » (développé dans la première partie) qui s'interroge sur les pratiques du savoir, puis un « moment éclairé » (deuxième partie) dès lors qu'elle trouve dans les arts et la chimie une façon de se confronter à la nature qui permette une interprétation de la nature : un « point de vue chimique ». Dans une troisième partie, ce point de vue, devenu synonyme de philosophie expérimentale sans signifier en aucune manière une réduction des concepts ou des méthodes à ceux de la chimie, « s'applique » à trois questions : la critique de la métaphysique, la nécessité naturelle, le vivant. Cet ouvrage d'histoire et de philosophie des sciences est d'emblée un ouvrage très contemporain. L'ouvrage s'ouvre et se ferme sur une référence critique à Althusser (p. 21, p. 740, deux occurrences malheureusement absentes de l'index), pour récuser l'idée d'une « exploitation » par la philosophie d'énoncés scientifiques pour soutenir des thèses élaborées par ailleurs, idée qui peut être comprise de différentes façons mais qui tend toujours à faire de « la science » « le niveau méthodologique dont la philosophie pourrait être le prolongement dogmatique sur le terrain ontologique » (p. 741). La critique de F. Pépin se fait au profit d'une autre interprétation (telle que la pratique par exemple R. Halleux dans *Le savoir de la main*, A. Colin, 2009), qui cherche « les pratiques du savoir à l'œuvre dans les sciences » (*id.*) - pratiques qui incluent nécessairement une dimension politique et sociale et produisent des « effets matérialistes » (*id.*). Par ailleurs, outre évidemment la prise en compte méticuleuse des études diderotiennes des cinquante dernières années, l'ouvrage s'inscrit dans un mouvement international de réécriture de l'histoire de la chimie et plus particulièrement dans sa version française (B. Bensaude-Vincent, B. Joly) qui articule les questions historiques et philosophiques. *La philosophie expérimentale de Diderot et la chimie* représente ainsi un apport nouveau pour les études diderotiennes, les études matérialistes, et la philosophie et l'histoire de la chimie (en particulier sur les œuvres de Rouelle, de Venel, mais aussi de Bacon, et le renouvellement de certaines questions de philosophie de la chimie contemporaines). Dans sa première partie, le livre de F. Pépin établit l'importance de Bacon dans le parcours philosophique de Diderot, en suivant dans le détail l'idée d'« interprétation de la nature », dont la philosophie expérimentale est, chez Diderot, une pratique. Cet examen nécessite une comparaison avec la pratique spinozienne de l'interprétation. La pratique diderotienne pour sa part passe par l'élaboration d'« analogies expérimentales » (147 et suiv.) dont la cheville ouvrière est le « jugement par sentiment ». F. Pépin éclaire cette dernière notion par les développements diderotiens sur le jugement esthétique, en peinture surtout, qui viennent « éclairer les problèmes du travail d'explicitation que Diderot veut opérer sur les arts mécaniques et les arts expérimentaux » (156). C'est l'occasion de précisions bienvenues pour les études diderotiennes sur la différence entre proportion expérimentale, proportion mathématique, et analogie cartésienne, mais aussi, par comparaison, sur les rapports de Diderot et Rousseau, ou Diderot et Buffon. En vertu d'une méthode sur laquelle il s'explique dans l'introduction, l'A. jalonne dans la première partie des thèmes et des débats sur lesquels il reviendra, comme la nature de l'imagination. Mais surtout, il indique déjà le rôle paradigmatique de la chimie dans l'examen du jugement par sentiments, qui mobilise « tout un réseau analogique cristallisé dans une forme spécifique d'intuition » (p. 153). La deuxième partie, par un détour par Locke et Hobbes,

voit le principe commun à toutes les différences entre Diderot et Bacon dans la nature et le rôle de la variation - ce qui appelle immédiatement un long travail sur Diderot et Leibniz, là encore très bienvenu dans les études diderotiennes, sur la perception et ses variations, son inscription dans un sujet constitué d'habitudes corporelles. La question du tout, celle des variations voire de l'inconsistance du sujet, seront reprises dans la troisième partie, tout comme la philosophie de Leibniz sera de nouveau convoquée pour établir la notion diderotienne de *nisus*. Mais la radicalité éclairée et serpent de mer des études dix-huitiémistes - se trouve ici déjà philosophiquement caractérisée, et elle est, peut-on dire, intrinsèquement matérialiste, si on accepte la formulation qu'en donne F. Pépin : elle consiste à « délaissier la question du rapport entre sensation, image et idée au profit d'un devenir du sensible qui se raffine, se donne des repères et construit le corps en tant que premier instrument de connaissance » (p. 735). L'évocation, à ce moment-là, des attitudes de La Mettrie et d'Holbach (à quoi il conviendrait d'ajouter celle d'Helvétius), montre bien qu'on s'approche au plus près de la spécificité du matérialisme français. Ici, la nature de la relation entre épistémologie et anthropologie (au sens trivial d'une théorie de l'homme) est un élément implicite du livre. Or elle importe évidemment à propos de l'auteur de l'article Encyclopédie. On comprend que pour l'A., le terreau comme l'horizon de cette radicalité est plutôt épistémologique qu'anthropologique. En effet, à ce moment de la deuxième partie, la chimie entre de nouveau en scène, offrant à Diderot la possibilité d'un « point de vue » nouveau sur les problèmes d'abord appréhendés à l'aveuglette et *via* le point de vue organique de l'aveugle. Ce point de vue est celui d'une pratique du savoir dans laquelle interagissent savoir, pratique, sens et corps ; il est aussi celui d'une science expérimentale dont la portée théorique atteint ce que nous pouvons dire de la matière (ou mieux, désormais : des matières) et de la nature, avec une forte exigence de justification. C'est depuis le point de vue chimique que le philosophe expérimental, d'abord aveugle, comprend tout le sens de l'usage de ses mains et la nature de l'expérience : elle est ou doit être une « pratique de faiseurs cherchant à transformer la nature pour la deviner » (p. 239). Pour établir cette rencontre avec la chimie, l'A. retrace un parcours diderotien complémentaire de celui accompli avec Bacon (qui inclut la question de l'existence d'une chimie baconienne), qui passe par l'*Encyclopédie*, l'œuvre de Venel, les cours de Rouelle, la discussion avec d'Holbach. Il en retire la conviction que le point de vue chimique se traduit philosophiquement par un « enrichissement mutuel entre une tradition baconienne, une tradition chimique et une critique des philosophies du sujet axées sur la représentation et la question de l'intelligibilité *a priori* » (p. 727). Mettant nos pas dans ceux de l'A., on pourrait dire que l'anthropologie est nécessairement incluse dans l'épistémologie, au sens où cette dernière, devenue synonyme de philosophie expérimentale, est une « pratique incessante en travail permanent » (p. 298), un travail de transformation mené par un « faiseur » d'expérience, à l'image du chimiste, expérimentateur assidu qui cristallise la continuité de la nature aperçue dans le changement, et donc œuvre humaine, historique, sociale. Ici, de même que dans les développements de la première partie sur le jugement de goût, l'A. aurait pu compléter son propos par la dimension littéraire de l'œuvre de Diderot : après tout, les « faiseurs » est aussi un autre nom que Diderot donne aux poètes (*Le Rêve de d'Alembert*) ! Depuis ce point de vue chimique, Diderot révisé les critères de la science : un dialogue avec Condillac porte sur les types d'hypothèses et la démarche systématique, congé est donné à l'évidence rationnelle, et l'opposition avec d'Alembert est marquée sur le physico-mathématique (l'A. établissant

au passage avec précision la nature des compétences mathématiques de Diderot). Sur ces points, la compréhension de la pratique chimique de Venel est indispensable à celle des positions de Diderot. En particulier, la chimie comme pratique d'un certain *passage*, dénué de dualisme, entre pratique et théorie (p. 281), fait naître une nouvelle conception de l'abstraction et révoque la division du travail intellectuel qui était présente dans le moment aveugle de la philosophie expérimentale. Dans une troisième partie, l'A. montre le point de vue chimique à l'œuvre sur trois questions : la critique de la métaphysique et l'établissement de la nature du métaphysique dans les savoirs positifs ; la question de la nécessité naturelle ; le vivant. Chaque fois, la philosophie expérimentale « s'applique à » interpréter la nature, plutôt qu'elle n'est « appliquée à » une interprétation de la nature : elle est en effet mouvement et non doctrine, liant les faits, préparant les expériences, et corrigeant les analogies, étalonnée à l'aune de sa fécondité expérimentale. C'est ce mouvement, montre l'A., indiqué par les chimistes Rouelle et Venel eux-mêmes, qui est la leçon ou le point de vue chimique, et non une subordination ou une réduction au chimique, pas plus qu'une ambition inter-théorique dont la chimie serait le fondement. Par conséquent, le « point de vue chimique » peut être appliqué à la question du vivant, sans que cela signifie une hiérarchie des savoirs positifs de la chimie et des sciences du vivant. Dans cette veine, il me semble que la prudence *a priori* qui est celle de l'A. sur les analogies dans les domaines social, moral, et politique, n'est en fait pas de mise, et on ne voit pas ce qui empêcherait des essais d'application du point de vue chimique sur des problèmes dont s'emparent les savoirs positifs naissants (quoique ni plus ni moins que la chimie) que sont l'histoire des mœurs, la statistique sociale, ou l'économie politique. F. Pépin conclut avec netteté que l'œuvre de Diderot ainsi interprétée offre une véritable philosophie de la chimie, qui défend l'irréductibilité des questions philosophiques nées avec elle : le terrain d'une science définit légitimement les principes, les problèmes, la pertinence de toute réduction inter-théorique. La philosophie chimique diderotienne renouvelle également des perspectives contemporaines de la philosophie de la chimie. Elle permet de « pluraliser la modernité philosophique et épistémologique » (p. 733), en analysant en autant d'affirmations contestables l'idée de telle ou telle rupture post-moderne (la rupture du primat de la science sur la technique par exemple, ou celle du paradigme de la représentation). Elle produit enfin une nouvelle définition du matérialisme. Si F. Pépin parle en effet des « effets matérialistes » (p. 741) d'un savoir, en particulier des effets matérialistes de la chimie, on peut se demander si le matérialisme de Diderot n'est pas la somme de ces effets : pluralité des substances ; transformation de la nature ; expérience comme une « culture » (p. 729), mixte d'habitude corporelles, d'imaginaire et d'histoire... Le philosophique du matérialisme, finalement, consiste à « revenir aux choses », c'est-à-dire « sortir de soi » (p. 735) : sous la plume de F. Pépin, la philosophie expérimentale de Diderot n'est un éloge ni de la main ni du carburateur, mais un éloge du mixte.